

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 21

Artikel: La perle de la méditerranée : voyage à l'ile Majorque
Autor: La Hire, Jean de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253873>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA PERLE DE LA MÉDITERRANÉE

Voyage à l'île Majorque

IV

10 décembre.

Quelle belle journée! Levé à 5 heures du matin, j'allai réveiller deux Français arrivés hier à Palma, M. et Mme C..., de Lyon. Nous avions formé le projet d'aller visiter les grottes *del Drach*, dont tout le monde m'avait fait l'apologie et qui se trouvent sur la côte est-sud-est de l'île Majorque.

Une tartane, voiture à deux roues recouverte de toile, nous emporta vers la gare du petit chemin de fer qui va de Palma à Inca, Manacor et Felanitx, les « sous-préfectures » de l'île. Quel ridicule petit chemin de fer! Les trains vont si lentement que, au moment où nous longions un jardin fleuri de roses, en pleine campagne, des roses qui firent crier d'admiration Mme C..., je pus descendre, cueillir une grosse rose jaune et rattraper le train en courant un peu.

La fleur, évidemment, fut pour Mme C..., et pour la première fois je bénis la lenteur des trains espagnols, puisque cette lenteur me permettait de satisfaire le rapide caprice d'une aimable femme.

A dix heures, nous étions à Manacor. Je trouvai une tartane, deux mulets, le guide patenté des Grottes, et cahotés comme ne le fut jamais postillon de l'Empire sur sa guimbarde, nous parcourrîmes, au trot pacifique des deux mulets, la route de Manacor au village maritime de Porto Christo, à côté duquel s'ouvrent *la cuevas del Drach*. Mais quelle route! Tantôt large comme un boulevard, tantôt étroite comme une ruelle, se creusant avec les ravelines, se bossuant avec les monticules et le roc, s'inclinant à droite, dévalant à gauche, elle va, inégale, rude et superbe, à travers une plaine accidentée, où des moulins tournent au vent, où s'étendent de sauvages mâquis, où des oliviers et des caroubiers forment de petits bois sacrés, le *lucus* des anciens; et cela sous un ciel bleu, aux rayons d'un chaud soleil, avec les sonnailles des

mulets et la cape fantastiquement drapée, découpée, ajourée d'un paysan qui passe, cela rappelle tyranniquement le roman de Cervantès. Où est don Quichotte? où sont sa lance et son cheval? Voici les moulins, voilà l'auberge où rient des maritornes; voici même Sancho-Pança qui bedonne sur un âne!... Tout y est; tout est resté d'une couleur pareille, quoiqu'en un autre siècle et des lieux

différents. Seul l'illustre chevalier de la Manche ne se montre pas: il est parti devant la poudre à canon!

Mais nous voilà dans Porto - Christo. Trente maisons et une auberge!

Heureusement, l'auberge a une belle terrasse devant la mer, au soleil; une table sur cette terrasse et, sur la table, un déjeuner véritablement espagnol; les piments rouges voisinent avec les vertes olives et les sardines

vermillonnées de tomate; l'omelette baveuse est suivie de tourdes dorées par la flamme; des tomates et

des patates accompagnent des côtelettes de mouton, roses et tendres comme une joue de jeune fille. Et des oranges, des grenades, des amandes grillées, du tourron d'Espagne, un vin noir comme l'œil d'un gitano, un café à parfumer une caserne, un cigare blond comme un rayon de soleil. On peut maintenant aller visiter les grottes.

Les yeux de M. C... brillent, et les pommettes de Mme C... sont plus rouges que de coutume. Ces Lyonnais n'oublieront pas le déjeuner fait à Porto-Christo sous le soleil des Baléares!...

Grave, le guide marche devant nous. Il s'appelle *Lorenzo Morey y Muntaner*. Tidieu! voilà un nom d'une allure et d'une sonorité à rendre digne l'homme qui le porte de la découverte d'un nouveau monde! Mais c'est en effet dans un nouveau monde que Lorenzo va nous conduire. Il ouvre une grille qui unit deux pans de mur et, d'un geste, en souriant de toute sa noire et bonne face rasée, il nous montre une excavation sombre et vaste dans



Grotte du Drach

un rocher en contre-bas. En avant ! mais il faut s'arrêter dès l'entrée pour se déshabiller à moitié. Vestons et gilets sont suspendus à des patères rustiques scellées au roc. Mme C... se borne à ôter son chapeau et son manteau de laine blanche. On allume des lampes à acétylène ; le guide se munit de fils de magnésium, et nous descendons un sentier en pente douce. Tout de suite la chaleur est gênante, l'air lourd. Mais on oublie ces inconvénients pour se laisser aler à la plus savoureuse des admirations. C'est un enchantement. Le long du sentier qui monte et descend et tourne et revient, les salles succèdent aux salles, vastes, élevées, étranges, chaotiques. Les stalactites et les stalagmites sont de toutes les grosseurs, de toutes les formes, de toutes les couleurs. Il en est d'énormes comme des colonnes, d'autres, minces comme des fils et tout cela brille autour et au-dessus de nous : du marbre, de l'ivoire, du diamant, du porphyre rouge, du basalte noir... C'est une féerie continue et toujours diverse. Des profondeurs ténébreuses effrayent ; des murailles scintillantes de mica arrêtent brusquement ; il y a des allées bordées de sveltes colonnettes, des salles arrondies en dôme et tapissées de milliards de stalactites longs, pointus et brillants comme des épées. Et nous marchons toujours... Des hauts plafonds noirs, des lustres fantastiques descendant, pendent ; du sol, des stalagmites montent — et cela forme des colonnes merveilleusement filigranées, ajourées, sculptées, torses, droites, s'élargissant en ogive, s'arrondissant en portique roman, s'incurvant en porte arabe.

Soudain, je pousse un cri : je suis dans l'eau jusqu'à mi-jambes. Et le guide, qui m'avait laissé m'avancer, éclate de rire. Heureusement, je porte des guêtres. Là commence le lac souterrain, sur lequel s'aventura le père de Lorenzo, qui, le premier, découvrit et explora les grottes. C'est le lac des Délices, *Lago de las Delicias*. Il a trois cents mètres de longueur et, en certains endroits, sa profondeur est de quatorze mètres. L'eau en est si pure, si diaphane, si limpide et si absolument immobile que tout d'abord l'œil ne la distingue pas. Les roches blanches du fond semblent à nu, et si près, qu'on a la tentation d'avancer la main, pour les toucher. Mais Lorenzo jeta des pierres, et les rides circulaires qui allèrent en s'élargissant chassèrent l'illusion. Alors seulement nous pûmes bien voir le lac, d'autant mieux qu'à la lueur déjà vive des lanternes s'ajouta la clarté verdâtre du magnésium. Quel spectacle ! Sous des voûtes de marbre brillant, très hautes, et qui se perdent au loin dans l'obscurité, sous la dentelle merveilleuse des stalactites tombant de ces voûtes par milliers, le lac s'étend. Le lac ! on ne sait comment désigner cette eau immobile, profonde, pure comme une étoile, et que la lumière traverse si aisément que les détails délicats du fond apparaissent comme à la surface !

Nous avons longé le lac, puis nous sommes revenus, par d'autres couloirs, à la lumière du soleil. Notre visite avait duré quatre heures. Par le plus magnifique soleil couchant, la tartane nous ramena à Manacor. Puis, dans la nuit, le train plus lent nous reporta à Palma. Et de la gare au Terreno, où habitent aussi M. et Mme C..., nous avons traversé des rues étroites, remplies de sons de guitares, de claquements de castagnettes, de fusées de rires, et de roulades poussées par des voix fraîches de femmes que soutenaient les organes rauques et graves d'ouvriers et de marins. J'ai retenu deux vers d'un refrain :

*Te cabellos son de oro
Y tus dientes son de perlas (1).*

(1) Tes cheveux sont de l'or et tes dents sont des perles.

43 déce abre.

En compagnie de M. G. Martin, commerçant français établi à l'île Majorque, j'ai fait aujourd'hui une délicieuse promenade dans la campagne, aux environs de Palma. Nous nous sommes assis un moment sur la margelle d'un

puits arabe, resté debout, sinon plein d'eau, à travers les siècles, et M. Martin m'a raconté des histoires qui peignent bien les mœurs du peuple de Majorque.

Nous nous éloignâmes du puits arabe pour continuer notre promenade. Le chemin tourna, descendit raide dans un vallon délicieux, tout planté d'amandiers. Je me les

imaginai au printemps, avec leurs fleurs. Que de couleurs pures et gaies ! quelle douceur ! quelle vive lumière ! Des maisons blanches et rouges, sur le pentant du coteau, sont éparpillées dans les oliviers, les figuiers, les caroubiers et les pins-parasols. C'est la Sicile antique. Seules les nymphes ont disparu. Tout est vert, pas un arbre nu ! Le gris argent des oliviers se détache sur le vert olive du caroubier. Au dessous, la fraîche prairie s'illumine de plaques de soleil et se noircit de grands trous d'ombre. C'est le printemps ! J'entends dans le grand calme de l'air, les sonnailles d'un troupeau invisible et les grincements plus proches d'une charrue de bois, avec les cris d'un paysan et la vague chanson d'un autre. Par une éclaircie, je vois au loin une vieille église flanquée d'une tour mauresque... Et partout, les hirondelles sillonnent le ciel !...

Nous marchons toujours. Nous voici maintenant dans un chemin encaissé. D'immenses aloès et des figuiers de Barbarie aux fruits jaunes surplombent sur nos têtes. Deux palmiers-dattiers, très élevés, balancent doucement leur cime au sommet d'un monticule autour duquel se succèdent des cyprès élancés et des pins-parasols...

Jean de la HIRE



Fin dans le prochain n°.